

MAUDITS SOIENT LES VELOURS



Sarah Bern

Maudits soient les Velours

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Splendeur des Ruines	4
Chapitre 2 : L'Autel de l'Abysses	9
Chapitre 3 : Le Velours Noir	14
Chapitre 4 : La Morsure de l'Ether	18
Chapitre 5 : Le Prince des Bas-Fonds	23
Chapitre 6 : Les Rats de la Seine	28
Chapitre 7 : Vendetta Olfactive	33
Chapitre 8 : Le Secret des Chatenay	38
Chapitre 9 : Le Bal des Damnés	44
Chapitre 10 : L'Apocalypse de Soie	49
Chapitre 11 : Reine d'Amertume	54

Chapitre 1

La Splendeur des Ruines

La cire rouge, encore tiède de la malveillance des hommes, barrait le chêne sculpté des Chatenay d'une balafre indélébile. Élise contemplait les scellés apposés sur le lourd battant de l'hôtel particulier, là où, trois jours plus tôt, le corps de son père avait été retrouvé, affalé sur un bureau d'acajou, une fiole d'arsenic vide pour unique héritage. Le vent de novembre s'engouffrait sous sa pelisse de soie sombre, trop fine pour mordre l'hiver qui s'annonçait, mais elle ne frissonnait pas. Elle n'en avait plus le luxe. Derrière ces murs, les huissiers inventoriaient déjà les lustres de cristal, les tapisseries d'Aubusson et les alambics de cuivre où s'était forgée, durant deux siècles, la renommée des parfumeurs du Roi. Tout n'était plus que poussière et dettes, un empire de senteurs dissous dans l'encre noire des registres de jeu du Cercle Haussmann.

Elle tourna le dos au Faubourg Saint-Germain sans un regard pour les badauds qui chuchotaient sur son passage, ces corbeaux en haut-de-forme flairant déjà l'odeur de la charogne aristocratique. Ses doigts, tachés par les réactifs chimiques et le nitrate d'argent, se crispèrent sur son sac de cuir usé. À l'intérieur, nulle pièce d'or, seulement le carnet de formules secret des Chatenay et un flacon de cristal sans étiquette, dont le bouchon de liège retenait un vertige capable de renverser les sens.

Paris, en cette année 1924, ne dansait pas pour elle. La ville n'était qu'une immense gueule de pierre prête à la broyer. Elle marcha longtemps, délaissant les boulevards électriques et les néons des music-halls pour s'enfoncer vers l'Est, là où la Seine ne charrie plus que de la vase noire et des rêves noyés. Les Docks de la Rapée l'accueillirent dans une symphonie de ferraille et de cris. L'air y était épais, saturé de l'odeur âcre du goudron, de la suie des remorqueurs et du relent métallique du sang

des abattoirs voisins.

Ici, les hommes portaient des casquettes de laine crasseuse et des couteaux à la ceinture. Élise, avec sa peau de porcelaine fêlée et son ruban de velours noir noué au cou, semblait une apparition spectrale égarée dans un charnier. Elle s'arrêta devant un entrepôt dont les vitres brisées laissaient échapper une lueur de lampe à acétylène. Deux silhouettes massives, l'épaule large et le regard de biais, lui barrèrent le passage.

— On cherche le chemin du bal, la petite marquise ? ricana l'un d'eux, l'haleine fétide de vinasse et de tabac gris.

— Je viens voir Don Calisti, répondit-elle, la voix si stable qu'elle sembla fendre le vacarme des grues. Dites-lui que le nom de Chatenay est à vendre. Et que ce qu'il contient vaut plus que tout l'or de la Banque de France.

Les hommes échangèrent un regard, désarçonnés par cette morgue qui ne tremblait pas devant la boue. Après un silence pesant, la lourde porte de fer grinça. On la fit entrer dans une vaste salle où s'empilaient des caisses de bois brut marquées de caractères étrangers. Au fond, derrière une table massive de chêne noir, un homme était assis, découpant une orange avec un canif dont la lame brillait comme un éclair de lune.

Don Calisti. Le "Corse des Docks". Son visage était une carte de cicatrices et de silences, une géographie de violence contenue. Il ne leva pas les yeux tout de suite, laissant le silence s'installer, ce silence des profondeurs où les proies finissent par s'asphyxier.

— Les Chatenay, finit-il par murmurer d'une voix sourde, comme le roulement du tonnerre sur le maquis. Je croyais que votre père s'était offert un aller simple pour le cimetière du Père-Lachaise afin d'éviter de me rendre mes cent mille francs.

— Mon père était un lâche, Monsieur Calisti. Il a préféré le poison à la déchéance. Moi, je préfère le pouvoir.

L'homme posa son couteau. Ses yeux, sombres comme des puits de pétrole, se fixèrent sur elle. Il détailla la robe de soie, les mains tachées, le ruban de velours. Il vit la rage sous la pâleur.

— Vous n'avez plus rien, mademoiselle. Votre hôtel est sous scellés, vos créanciers hurlent à la mort et votre nom ne vaut pas le papier sur lequel on imprime les avis de saisie. Pourquoi devrais-je vous écouter ?

Élise s'avança, ignorant les gardes qui se tendaient. Elle sortit le flacon de son sac et le posa sur le bureau, au milieu des quartiers d'orange et des cendres de cigare.

— Parce que vous ne vendez que de la boue, dit-elle en désignant les caisses d'opium brut qui traînaient dans l'ombre. Votre drogue est une offense. Elle engourdit le corps mais elle écœure l'âme. Elle sent la sueur et le pavot pourri. Les dandys de la rive gauche et les courtisanes de Montmartre s'en lassent déjà. Ils veulent de l'extase, pas de la somnolence.

Calisti esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Et vous allez m'offrir l'extase ?

— Je vais transformer votre poison en une prière. Je possède le nez, le savoir-faire et les formules pour raffiner votre marchandise. Je peux créer une essence qui ne se fume pas seulement, mais qui se respire comme le plus rare des parfums. Un produit si pur, si addictif, que le Tout-Paris rampera à vos pieds pour une seule goutte. Mon nom servira de paravent. Qui soupçonnerait les laboratoires Chatenay de distiller l'enfer ?

Elle déboucha le flacon. Instantanément, l'odeur de l'entrepôt s'effaça. Une fragrance complexe, mêlant la tubéreuse charnelle, l'encens des cathédrales et une note de fond animale, presque sauvage, envahit l'espace. C'était une odeur de péché et de rédemption, un parfum qui semblait murmurer des promesses de gloire et de mort.

Calisti ferma les yeux une seconde, les narines frémissantes. Le silence qui suivit fut plus lourd que le fer.

— Les dettes de mon père en échange de mon travail, reprit Élise, imperturbable. Je veux vos laboratoires, vos hommes pour la protection, et la moitié des bénéfices. Je ne serai pas votre ouvrière, Calisti. Je serai votre alchimiste.

L'homme se leva. Il était bien plus grand qu'il n'en avait l'air assis, une masse de muscles et de détermination drapée dans un costume de drap de laine sombre. Il s'approcha d'elle, si près qu'elle put sentir l'odeur de la poudre à canon et de la mer qui émanait de lui. Il prit son menton entre son pouce et son index, forçant Élise à soutenir son regard.

— Vous jouez gros, petite aristocrate. Si vous échouez, si ce que vous me vendez n'est que du vent de salon, je vous jetterai dans la Seine avec une pierre au cou. Et personne ne se souviendra de votre joli ruban de velours.

— Si j'échoue, Calisti, je me jetterai moi-même, répondit-elle sans ciller. Mais avant cela, j'aurai appris à Paris ce que signifie réellement le mot désir.

Il relâcha sa prise, un éclat de respect sauvage dans les prunelles. Il ramassa le flacon, le huma une dernière fois, puis le rangea dans sa poche.

— Bien. Les scellés de votre hôtel seront levés demain. Vos créanciers recevront des visites qu'ils n'oublieront pas. Mais à partir de cet instant, vous m'appartenez. Votre

nez, votre génie, votre vie... tout cela est à moi.

Élise inclina légèrement la tête, un geste d'une élégance glaciale. Elle savait qu'elle venait de signer un pacte avec le diable, mais elle préférait régner en enfer que de servir dans les ruines de son passé. En sortant de l'entrepôt, elle sentit le froid de la nuit parisienne, mais cette fois, le goudron et le sang n'avaient plus la même odeur. Ils sentaient l'avenir. Ils sentaient le soufre et le jasmin.

Chapitre 2

L'Autel de l'Abyse

L'escalier s'enfonçait dans les entrailles de la butte Montmartre comme un œsophage de pierre suintante, un boyau étroit où l'air s'épaississait de l'odeur fétide du salpêtre et de la terre froide. Élise de Chatenay souleva le bas de sa jupe de taffetas, dont le bruissement soyeux semblait une insulte à la rudesse des parois de granit. Chaque marche était une trahison de son rang, chaque degré descendu l'éloignait davantage des salons poudrés de la rue de Rivoli pour l'enfoncer dans le ventre de la bête. En bas, le Cercle de l'Abyse ne portait pas son nom par simple coquetterie de voyou ; c'était une crypte oubliée, un vestige de carrières médiévales transformé en un sanctuaire de vice où la lumière du jour n'avait aucun droit de cité.

Le silence n'existait pas ici. Il était remplacé par un bourdonnement sourd, celui des canalisations qui grondaient au-dessus de leurs têtes et le murmure indistinct des hommes de main qui s'agitaient dans l'ombre. Calisti marchait devant elle, sa haute silhouette découpée par la lueur vacillante des becs de gaz. Ses bottes de cuir ciré claquaient sur les dalles humides avec une autorité martiale. Il s'arrêta devant une lourde porte de chêne bardée de fer, dont le bois semblait gonflé par l'humidité des siècles.

— Voici votre royaume, mademoiselle, jeta-t-il sans se retourner. Un trône de pierre pour une reine déchue.

La pièce qu'il dévoila était une vaste cellule voûtée. Au centre, une table massive en bois de cœur de chêne, tachée par des décennies de graisses et de vins renversés, attendait d'être investie. Dans un coin, des caisses de bois brut, frappées de sceaux étrangers, s'empilaient jusqu'au plafond de roche vive. L'humidité perlait le long des

murs, dessinant des cartes de continents oubliés sur la pierre grise.

Élise ne répondit rien. Elle s'avança, ses doigts effilés frôlant le métal froid d'un alambic de cuivre qu'on avait transporté là sur ses ordres. C'était son seul allié, une carcasse rutilante qui semblait respirer dans la pénombre. Elle sentit le regard de Calisti peser sur sa nuque, un regard de propriétaire, lourd de cette menace feutrée qu'il portait comme un gant de velours.

— On m'a dit que vous aviez besoin de matière première, reprit-il. Mon sang pour votre génie.

D'un geste brusque, il fit signe à deux colosses dont les visages étaient marqués par les cicatrices des bagarres de darses. Ils déposèrent sur la table des ballots de toile de jute grossière, exhalant une odeur âcre, terreuse, presque animale. Calisti sortit un couteau de sa ceinture, une lame fine et nerveuse, et trancha la cordelette.

L'opium brut se déversa. C'était une substance sombre, visqueuse, une résine d'un noir d'obsidienne qui semblait avoir capturé toute la douleur des champs de pavots d'Orient. L'odeur frappa Élise comme un coup de poing : un parfum de sève fermentée, de sueur et de mort imminente. C'était la drogue dans sa forme la plus primitive, une boue céleste qui ne demandait qu'à être sublimée.

— C'est de la fange, murmura-t-elle, ses yeux améthyste brillant d'une lueur fiévreuse.

— C'est de l'or, répliqua Calisti en plongeant ses doigts dans la pâte noire. Pour Paris, c'est l'oubli. Pour moi, c'est le pouvoir. Pour vous, c'est le prix de votre nom.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle put sentir l'odeur de son tabac de luxe mêlée à celle, plus métallique, de son arme. Il saisit le ruban de velours noir à son cou, le faisant glisser entre son pouce et son index avec une lenteur provocante.

— Ne me décevez pas, petite parfumeuse. Mes hommes ne connaissent pas la patience, et les rats de ces caves ont toujours faim.

Il se retira dans un froissement de manteau, laissant Élise seule avec ses démons et sa cargaison de poison. Elle attendit que le bruit de ses pas s’efface avant de s’effondrer sur un tabouret de bois brut. Ses mains tremblaient. Elle tira de sa poche un petit flacon de verre bleu, le déboucha d’un coup de dent et aspira avidement les vapeurs doucereuses de l’éther.

L’effet fut instantané. Les contours de la cave se mirent à onduler, les pierres froides semblèrent se transformer en draperies de soie pourpre. Le froid ne la mordait plus ; il la caressait. Sa vision se fragmenta en mille facettes de cristal. C’était dans cet état de grâce artificielle qu’elle voyait la structure du monde, qu’elle pouvait décomposer les odeurs en équations mathématiques.

Elle se mit au travail. Ses gestes, d’ordinaire si fragiles, devinrent d’une précision chirurgicale. Elle alluma les brûleurs, le sifflement du gaz devenant une symphonie à ses oreilles. Elle jeta des morceaux de la résine noire dans le bain-marie, regardant la substance se liquéfier, libérant des vapeurs lourdes qui stagnaient au ras du sol comme un brouillard de cimetière.

Elle ne voulait pas simplement purifier l’opium. Elle voulait le corrompre par la beauté.

Elle ouvrit ses propres coffrets de bois précieux, rapportés de l’hôtel familial. Des fioles contenant des essences rares : du jasmin de Grasse récolté à l’aube, du musc de Tonkin à l’odeur de fauve, de l’ambre gris trouvé sur des rivages oubliés. Elle maniait les pipettes avec une ferveur de prêtresse officiant sur un autel de sacrifice.

— Trop de terre, murmura-t-elle pour elle-même, sa voix résonnant contre la voûte. Il

faut de la lumière. Il faut que celui qui le respire croie qu'il touche le ciel avant de réaliser qu'il brûle en enfer.

Elle ajouta une goutte d'une solution de sa propre invention, un distillat de fleurs de datura et d'aldéhydes métalliques. Le mélange dans le ballon de verre changea de couleur, passant d'un brun fangeux à un violet profond, presque noir, traversé d'irisations semblables à celles d'une flaque d'essence sur le pavé parisien.

Soudain, un cri déchira le silence des profondeurs. Un cri long, inhumain, suivi du bruit sourd d'un corps que l'on traîne sur le sol pierreux. Élise ne tressaillit même pas. Elle savait ce qui se passait dans les alcôves adjacentes du Cercle de l'Abysses. Calisti rendait sa justice, une justice de sang et de rasoir. Elle se contenta de verser une dose de sa nouvelle création dans un flacon de cristal.

Elle porta le récipient à ses narines.

L'odeur était une agonie. C'était le parfum d'une église en flammes, le mélange de l'encens sacré et de la chair qui se consume. C'était le désir pur, dépouillé de toute morale, une invitation au naufrage. Elle l'appellerait "Le Velours des Damnés".

Un nouveau cri retentit, plus proche cette fois. La porte de sa cellule s'ouvrit violemment. Un des hommes de Calisti, un colosse au tablier de cuir taché de frais, entra en traînant un jeune homme dont le visage n'était plus qu'une masse informe de pourpre et de gris.

— Le patron veut que tu voies ça, la demoiselle, grogna le brute en jetant le malheureux aux pieds d'Élise. C'est ce qui arrive à ceux qui essaient de voler dans la réserve.

Élise baissa les yeux sur le corps convulsé. Le sang coulait sur les dalles, s'insinuant dans les interstices du sol jusqu'à toucher la pointe de ses escarpins de satin. Elle ne

ressentit ni dégoût, ni pitié. Sous l'influence de l'éther, elle ne voyait que le contraste chromatique entre le rouge vif de l'hémoglobine et le gris terne de la pierre.

Elle s'accroupit, ignorant les grognements de l'homme de main. Elle trempa un doigt dans le sang tiède, puis approcha le flacon de cristal du nez du mourant.

— Respire, murmura-t-elle d'une voix d'une douceur terrifiante. C'est le dernier parfum que tu sentiras.

L'homme eut un dernier sursaut, ses yeux révulsés se fixant sur Élise. Il aspira une bouffée du poison céleste. Un sourire étrange, presque extatique, se dessina sur ses lèvres déchirées avant que le dernier souffle ne quitte ses poumons.

Élise se redressa, essuyant son doigt sanglant sur son ruban de velours noir. Elle se tourna vers l'homme de main qui la regardait avec une lueur d'effroi dans les yeux.

— Dites à Calisti que la première cargaison est prête, dit-elle d'un ton glacial. Paris ne va pas seulement dormir. Paris va délirer.

Elle reprit sa pipette, son ombre projetée sur le mur par la flamme du brûleur ressemblant à celle d'une araignée tissant sa toile au centre d'un labyrinthe de pierre. Le Cercle de l'Abysses avait trouvé son âme, et elle était faite de verre, de sang et de fleurs vénéneuses.

Chapitre 3

Le Velours Noir

La brume de la Seine, épaisse et poisseuse comme un linceul de coton gris, rampait le long des quais de l’Arsenal tandis que les premières fioles de Velours Noir quittaient l’ombre des entrepôts. Ce n’était plus de l’opium, ce n’était plus cette mélasse terreuse que les marins fumaient dans les bouges de Saïgon ; c’était une quintessence, une trahison de la nature distillée dans le secret des alambics de verre. Le liquide, d’un pourpre si sombre qu’il paraissait absorber la lumière des becs de gaz, reposait dans des flacons de cristal taillé, scellés à la cire noire.

Dans les tripots de Montmartre, là où la poussière des tapis d’Orient étouffe le bruit des pas et où l’air est saturé d’une odeur de sueur rance et de musc, l’arrivée du lot fut accueillie comme une épiphanie. Au « Lys de Cendre », un établissement clandestin dissimulé derrière la façade d’une modeste horlogerie, la faune des Années Folles se pressait, avide. Il y avait là des comtesses aux regards éteints, drapées dans des étoles de renard dont les poils semblaient frissonner sous l’effet de l’attente, et des poètes tuberculeux, les doigts jaunis par la nicotine, cherchant dans le fond d’une pipe l’étincelle d’un génie que l’absinthe leur avait ravi.

Le rituel commença sous l’œil de Calisti, dont l’ombre immense dévorait le papier peint défraîchi. On chauffa la résine. Sous l’action de la flamme, le Velours Noir ne crépitait pas comme la drogue vulgaire ; il se liquéfiait en une huile onctueuse, libérant une vapeur d’une complexité inouïe. L’odeur d’abord : une attaque de violette fanée, suivie immédiatement par la morsure métallique du sang et la rondeur vénéneuse de la mandragore. C’était le parfum même de la chute, une caresse de satin sur une plaie ouverte.

Lorsqu'un jeune dandy, le visage blême sous ses cheveux gominés, aspira la première bouffée, le silence tomba sur l'assemblée. Ses pupilles se dilatèrent jusqu'à dévorer l'iris. Il ne s'effondra pas. Au contraire, il se redressa, une expression d'une sérénité effrayante sculptant ses traits. Pour lui, le monde n'était plus fait de briques et de misère, mais de symphonies chromatiques. Le succès fut féroce, immédiat, contagieux. En une heure, l'or des bourses changea de mains, passant de la soie des poches aristocratiques au cuir brut des sacs des hommes de Calisti.

Pendant ce temps, dans les profondeurs de son laboratoire improvisé qui sentait le soufre et la rose ancienne, Élise de Chatenay observait ses mains. Ses ongles étaient bordés d'un liseré sombre que le savon de Marseille ne parvenait plus à effacer. Elle portait une robe de chambre en lin écru, serrée à la taille, et son ruban de velours noir, ce stigmate de sa déchéance, lui serrait la gorge comme une main invisible. Elle écoutait le silence de la demeure, un silence troublé seulement par le goutte-à-goutte rythmique d'un condenseur.

Elle savait que son œuvre parcourait la ville. Elle l'imaginait s'insinuant dans les poumons de la haute société, transformant les salons de la plaine Monceau en antichambres du délire. Elle était la parfumeuse de l'abîme.

Une porte grinça. Calisti entra, l'odeur du tabac froid et de la pluie accrochée à son manteau de laine lourde. Il ne dit rien d'abord, se contentant de poser sur l'établi de bois une liasse de billets de banque maculés de graisse.

— Ils en redemandent, Élise. Ils se battent pour une goutte. On dit que le préfet lui-même a fait mander un flacon pour sa maîtresse.

Élise ne se retourna pas. Elle fixait une fiole de cobalt.

— Ce n'est pas un parfum, Calisti. C'est une laisse. Vous leur donnez l'illusion de la liberté pour mieux les enchaîner à votre main.

— Et n'est-ce pas là le propre de la beauté ? répondit-il d'une voix rauque, s'approchant d'elle. Vous avez transformé la boue en or. Mais l'or attire les rats.

Il posa une main lourde sur l'épaule de la jeune femme. À travers le lin fin, elle sentit la chaleur de sa paume, une chaleur qui lui fit horreur autant qu'elle la rassura.

— Les Russes, reprit Calisti, le ton durci. Les exilés de l'armée blanche qui tiennent les entrepôts de la Villette. Ils n'apprécient guère que leur marchandise, cette mélasse qu'ils font venir par la Baltique, soit devenue aussi désirable qu'une eau de vaisselle. Ils ont trouvé l'un de nos colporteurs près du canal Saint-Martin ce matin. Ils lui ont ouvert la gorge et ont rempli sa bouche avec de la terre.

Élise frissonna. Le monde de velours qu'elle avait bâti commençait à se tacher de rouge. Elle comprit alors que sa cage, si luxueuse soit-elle avec ses flacons de cristal et ses essences rares, n'était qu'un avant-poste dans une guerre de tranchées urbaine. Les murs de pierre de l'hôtel particulier ne la protégeraient pas des lames de rasoir des Cosaques déchus ou de la jalousie des anciens maîtres de la nuit parisienne.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle enfin, tournant son visage d'albâtre vers lui.

— Ce que je fais toujours, petite fleur. Je vais écraser ce qui dépasse. Mais vous... vous devez accélérer la cadence. Je veux que le Velours Noir inonde la ville avant la fin de la semaine. Je veux que chaque flic, chaque juge et chaque malfrat de cette ville ait l'esprit embrumé par votre cuisine.

Il se pencha vers elle, son souffle sentant l'anis.

— Vous êtes ma plus précieuse possession, Élise. Ne m'obligez pas à vous enfermer à double tour.

Lorsqu'il quitta la pièce, Élise resta de longues minutes immobile. Elle se leva et s'approcha de la fenêtre étroite qui donnait sur une ruelle pavée, luisante comme le

dos d'un reptile sous la lune. Elle vit une silhouette massive, un homme en pelisse de loup, qui montait la garde au coin de la rue. Un Russe. L'ennemi était déjà là, tapi dans les interstices de la ville, humant l'air pour déceler la trace de ce parfum qui lui volait son empire.

Elle porta la main à son cou, effleurant le ruban noir. La sensation du tissu contre sa peau lui rappela sa promesse : elle ne serait plus jamais une victime. Si elle devait être une proie, elle serait une proie venimeuse. Elle retourna à ses alambics, saisit une fiole contenant un extrait concentré de belladone et, d'un geste précis, modifia l'équilibre de la prochaine fournée.

Le Velours Noir allait devenir plus puissant, plus addictif, plus destructeur. Si Paris devait brûler, elle serait la flamme, et Calisti ne serait que le bois qu'elle consumerait pour rester au chaud. Elle ne craignait plus les prédateurs ; elle était en train de devenir le sommet de la chaîne alimentaire, une créature de verre et de poison, régissant sur un royaume de fumée et de larmes.

Dehors, le vent d'hiver hurlait entre les cheminées de briques, emportant avec lui les premières effluves de la tragédie qui se préparait, une odeur de fleurs mourantes et de poudre à canon.

Chapitre 4

La Morsure de l'Ether

Le flacon de verre bleu cobalt, dont le bouchon d'émeri grinçait comme une plainte de damné, trônait au centre de la table de travail, entre une cornue encrassée et un tas de fleurs de tubéreuse en train de virer au brun, exhalant une odeur de viande sucrée. Élise de Chatenay avait les doigts qui tremblaient. Ce n'était plus l'agitation fébrile de la créatrice, mais le spasme sec de la bête en manque, une électricité froide qui lui parcourait les moelles, partant de ses vertèbres pour finir dans ses phalanges tachées de nitrate d'argent.

Le laboratoire, niché sous les combles d'un immeuble borgne de la rue des Martyrs, n'était qu'une fosse d'ombre où la buée des alambics se cristallisait sur les vitres crasseuses. Dehors, le Paris de 1924 n'était qu'un bourdonnement lointain, un grondement de pneus sur le pavé mouillé et de cris de vendeurs de journaux annonçant des désastres dont elle n'avait cure. À l'intérieur, l'air était épais, saturé de l'odeur de la térébenthine, du musc de Tonkin et de la suie des lampes à huile.

Elle déboucha le flacon. L'effluve de l'éther l'assaillit, une morsure chimique, une gifle de pureté glaciale qui lui brûla les sinus. Sans hésiter, elle versa quelques gouttes sur un mouchoir de batiste dont la dentelle de Calais était effilochée, souvenir dérisoire d'un temps où son nom ouvrait les portes des salons du faubourg Saint-Germain. Elle pressa le tissu contre son visage, fermant les yeux, aspirant l'anesthésie avec une avidité de noyée.

Le monde bascula.

Le froid sidéral de l'éther se mua en une chaleur rampante. Les murs de la pièce,

tapissés de boiseries mangées par les vers, commencèrent à respirer, à se gonfler comme les poumons d'un ogre de pierre. La douleur qui lui sciait les reins — souvenir de la poigne de fer de Calisti lorsqu'il l'avait jetée contre la console de marbre la veille — s'évanouit, remplacée par une légèreté effrayante. Elle n'était plus Élise de Chatenay, l'héritière déchue réduite à raffiner de la boue pour un malfrat corse ; elle était une entité de verre et de fumée, flottant au-dessus du cloaque parisien.

C'est alors que la vision survint, plus nette que la réalité des fioles qui l'entouraient.

Elle vit Paris. Non pas la ville lumière des guides touristiques, mais une carcasse de fer et de briques, une Sodome de velours et de suie. Elle vit la Seine se transformer en un fleuve de naphte noir, charriant les corps des courtisanes et des banquiers, tous drapés dans des soies hors de prix. Et au centre de ce chaos, une étincelle. Une seule goutte d'un liquide ambré tombant dans un brasier.

Le feu n'était pas rouge, il était d'un blanc de magnésium, une flamme purificatrice qui léchait les bas-reliefs de l'Opéra, qui dévorait les entrepôts de la Villette, qui transformait les docks de Calisti en un immense bûcher de vanités. Elle voyait les hommes, les puissants et les misérables, se jeter dans les flammes avec un sourire d'extase, inhalant la fumée comme un encens sacré. C'était un incendie de parfums, une conflagration de notes de tête et de notes de cœur, où le soufre se mêlait à la rose de Damas.

— Brûle... murmura-t-elle, les lèvres bleuies par le froid de l'éther. Brûle tout.

Elle se laissa glisser au sol, le dos contre le bois brut d'un coffre. Ses doigts rencontrèrent une aspérité dans le plancher, un secret qu'elle seule connaissait sous cette soupente. Elle écarta une latte lâche et en sortit un carnet relié en cuir de Russie, dont la couverture était tachée par le temps et les larmes. Le journal de son grand-père, le vieux marquis de Chatenay, celui que l'on disait fou, celui qui avait

passé ses dernières années enfermé dans son cabinet, cherchant l'odeur de la divinité avant de s'ouvrir les veines.

Elle ouvrit les pages jaunies. L'écriture était une griffure de corbeau, nerveuse, presque illisible. À la page marquée d'un signet de soie noire, le titre s'étalait en lettres capitales, comme un arrêt de mort : *LACRYMA CHRISTI*.

Les Larmes du Christ.

Ce n'était pas un parfum. C'était une arme. Une composition si complexe, si violente, qu'elle ne visait pas à séduire, mais à briser la barrière de la volonté. Une alchimie de belladone, de datura et d'un extrait de glande de castoréum dont la concentration défiait les lois de la chimie. Son grand-père avait écrit en marge : *« Celui qui respire le Lacryma ne m'appartient plus, il appartient à ses propres démons. Je suis devenu le maître des songes et le berger des fous. »*

Élise caressa le papier du bout de l'index. Calisti croyait qu'elle travaillait pour lui, qu'elle mettait son nez exceptionnel au service de son trafic d'opium, qu'elle n'était qu'une ouvrière de luxe dans son usine de vices. Il ignorait que chaque soir, après qu'il l'avait marquée de son mépris et de sa violence, elle consacrait ses dernières forces à cette formule interdite.

Elle se releva avec une lenteur de spectre, l'effet de l'éther commençant à se dissiper en un mal de crâne lancinant qui lui battait les tempes comme un marteau de forgeron. Elle devait agir vite.

Elle saisit un mortier de porcelaine et y jeta quelques grains de résine de benjoin. Elle ajouta une goutte d'une essence qu'elle avait distillée elle-même, un secret tiré des fleurs de jusquiame cueillies dans les fossés des fortifs. Le mélange vira au gris perle, dégageant une odeur de terre fraîche et de vieux linge, une senteur qui rappelait la morgue et le confessionnal.

— Tu veux du velours, Calisti ? chuchota-t-elle à l'adresse de l'ombre qui semblait toujours tapie dans les coins de la pièce. Je vais te donner un linceul.

Elle travailla pendant des heures, ignorant la faim, ignorant le froid qui s'insinuait sous sa robe de satin élimée. Chaque geste était une prière noire. Elle pesait les poudres avec une précision d'orfèvre, surveillait la température de son bain-marie comme si sa vie en dépendait — et elle savait qu'elle en dépendait. Si le Corse découvrait qu'elle détournait ses réactifs pour créer son propre venin, il ne la tuerait pas. Il ferait bien pire. Il la briserait physiquement, lui volerait ses mains, ses yeux, son nez, tout ce qui faisait d'elle une Chatenay.

Mais la peur était un luxe qu'elle ne pouvait plus s'offrir. Elle était déjà morte le jour où son père s'était logé une balle dans la tête dans son bureau de l'avenue Montaigne, la laissant seule face aux créanciers et aux vautours.

Elle s'arrêta un instant pour observer le mélange qui bouillonnait doucement dans une fiole à long col. Le liquide était devenu d'une limpidité effrayante, comme de l'eau de roche, mais lorsqu'elle l'agitait, des reflets irisés, semblables à de l'huile sur une flaque, dansaient à la surface. C'était la base. L'ossature du *Lacryma Christi*. Il lui manquait encore l'élément fixateur, celui qui lierait l'odeur à l'âme de celui qui l'inhalerait, une substance si rare qu'elle ne se trouvait que dans les recoins les plus sombres des officines de la rive gauche.

Elle referma le carnet et le dissimula à nouveau sous le plancher. Ses yeux améthyste, dilatés par les vapeurs chimiques, brillaient d'un éclat fiévreux. Elle se regarda dans le miroir piqué de la cheminée. Son visage n'était plus qu'une lame de couteau, blanche, tranchante. Le ruban de velours noir à son cou semblait l'étrangler, mais elle ne le desserra pas. C'était son rappel. Sa laisse. Mais bientôt, ce serait elle qui tiendrait la chaîne.

Elle reprit le mouchoir imbibé d'éther pour une dernière inhalation, juste assez pour calmer le tremblement de ses mains avant de redescendre dans l'enfer de la rue. La vision du feu revint, plus brève cette fois, mais plus intense. Elle vit Calisti, à genoux dans la poussière de ses propres entrepôts, les yeux révulsés, respirant avec une ferveur de dévot l'air saturé de son parfum. Elle le vit pleurer des larmes de sang, suppliant pour une dose de cet oubli qu'elle seule pouvait lui offrir.

Élise sourit, un mouvement de lèvres qui n'avait rien de humain. Elle rangea ses instruments, éteignit la lampe à huile et s'enveloppa dans son manteau de laine bouillie dont le col était usé jusqu'à la corde. Dans la poche de son vêtement, elle serra le petit flacon d'essai du *Lacryma*.

Le poison était prêt à être testé. Paris pouvait bien dormir encore quelques heures sous sa couverture de brume et de péché. L'aube qui se levait n'apporterait pas la lumière, mais l'odeur d'une fin du monde distillée dans un flacon de cristal. Elle descendit l'escalier en colimaçon, chaque marche grinçant sous son poids léger, comme un décompte avant l'explosion. En bas, dans l'humidité de la cour, l'odeur de la suie et du crottin l'accueillit, mais elle ne sentait plus rien de tout cela. Elle ne sentait que le triomphe acide de sa propre destruction, en marche vers la lumière des boulevards.

Chapitre 5

Le Prince des Bas-Fonds

La Hispano-Suiza glissait sur le pavé gras de la rue du Faubourg Saint-Honoré comme un squalo dans des eaux trop étroites, son moteur n'émettant qu'un feulement de bête tapie. À l'intérieur de l'habitacle, l'air était saturé par l'odeur du cuir de Cordoue et le parfum de tabac blond que Calisti exhalait avec une lenteur calculée. Élise, serrée dans une robe de crêpe de Chine d'un noir d'encre, sentait le froid de l'hiver parisien mordre à travers les vitres. Elle avait noué son ruban de velours avec une rigueur de bourreau. À ses côtés, l'homme qu'on appelait le Corse des Docks semblait une statue de basalte sculptée par une main brutale. Son plastron d'amidon d'une blancheur aveuglante contrastait avec le teint olivâtre de son visage, et ses mains, habituées à étrangler ou à peser l'opium, étaient emprisonnées dans des gants de chevreau d'une souplesse insultante.

Ils s'arrêtèrent devant l'hôtel particulier du Marquis de Vaudreuil. Les torches de fonte projetaient des ombres dansantes sur la façade de pierre de taille, et le tumulte d'un orchestre de jazz parvenait jusqu'à eux, une plainte cuivrée et syncopée qui semblait célébrer l'agonie d'un monde.

— Souvenez-vous, Mademoiselle, murmura Calisti d'une voix basse, pareille au roulement de la houle contre une coque de bois. Vous êtes ma caution. La soie qui cache la corde. Si une seule de ces perruches poudrées flaire l'odeur du port sur ma veste, c'est votre nom que je piétinerai en premier.

Élise ne répondit pas. Elle descendit de voiture, la tête haute, ignorant la main qu'il lui tendait. Elle entra dans le grand salon comme on monte à l'échafaud, le flacon de *Lacryma* dissimulé dans son réticule de perles, pesant comme un secret d'État.

Le bal était une mer de tulles, de diamants et de rires forcés. L'aristocratie de la rive gauche s'y pressait, exsangue, cherchant dans le champagne de quoi oublier que le siècle ne voulait plus d'elle. Calisti marchait à ses côtés, trop droit, trop massif. Il était une intrusion de réalité dans ce décor de théâtre. Les regards se détournaient sur son passage, non par mépris, mais par cette forme de peur polie qui caractérise les gens bien nés face au danger.

Le Marquis de Vaudreuil, un vieillard dont la peau ressemblait à du parchemin trop sec, s'approcha d'eux, une coupe à la main. Il fixa Calisti avec une intensité malveillante, puis ses yeux glissèrent sur Élise.

— Ma chère Élise, quel plaisir de revoir une Chatenay parmi nous. On vous disait... retirée. Et dans une compagnie pour le moins singulière.

Il marqua une pause, laissant son regard traîner sur les épaules larges du Corse. Un sourire carnassier étira ses lèvres minces.

— Monsieur Calisti, je présume ? On m'a beaucoup parlé de vos... activités portuaires. Il paraît que vous avez un talent certain pour le déchargement des denrées rares. C'est admirable, cette façon qu'a la canaille de s'élever jusqu'à nous par la seule force du vice. On croirait presque que le sang bleu peut se diluer dans la saumure des docks.

Un silence de plomb tomba sur le cercle d'invités. Calisti ne cilla pas, mais Élise vit la veine de son temple battre furieusement. L'insulte était fine, ciselée comme un cristal de Bohême. Elle rappelait à l'homme de l'ombre qu'il n'était qu'un roturier, un bâtard du maquis dont l'argent sentait la sueur et le sang.

— Mon sang n'est pas bleu, Monsieur le Marquis, répondit Calisti d'une voix dont la douceur était plus terrifiante qu'un cri. Il est rouge, comme celui des hommes qui

meurent pour que vous puissiez boire ce vin. Et il est bien plus chaud que le vôtre.

Le Marquis ricana, un bruit de feuilles mortes.

— Le rouge est une couleur de communards et de bouchers, Monsieur. Gardez-la pour vos entrepôts. Ici, nous préférons la transparence.

Il tourna le dos avec une lenteur affectée. Le camouflet était total. Élise sentit la main de Calisti se refermer sur son bras, ses doigts s'enfonçant dans la chair comme des griffes de fer. Sans un mot, il l'entraîna vers la sortie, traversant la foule qui s'écartait devant eux comme devant une peste noire.

Le trajet de retour se fit dans un silence sépulcral. La voiture quitta les beaux quartiers pour s'enfoncer dans les entrailles de Paris, là où l'éclairage au gaz se raréfiait, remplacé par la lueur blafarde des braseros de fortune. Ils atteignirent enfin les docks de la Rapée. L'odeur de la Seine, ce mélange de vase, de fioul et de mort, s'engouffra dans l'habitable dès que la portière s'ouvrit.

Calisti monta l'escalier de son bureau de fer et de verre qui surplombait l'entrepôt. Élise le suivait, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau captif. Une fois à l'intérieur, il arracha son frac d'un geste brusque, faisant sauter les boutons de nacre qui roulèrent sur le plancher de chêne noirci. Il se tourna vers elle, le visage déformé par une rage qu'il ne cherchait plus à contenir.

— Ils croient que je suis né dans la boue ! rugit-il en renversant d'un revers de main une carafe de cristal qui vola en éclats. Ils croient que je ne suis qu'un chien qui aboie aux portes de leurs palais !

Il s'approcha d'Élise, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps et l'odeur âcre de la colère qui émanait de lui. Il saisit son rasoir de barbier sur la console, une lame d'acier de Solingen qui luit sous la lampe à pétrole. Élise ne recula pas. Elle

plongea son regard améthyste dans le noir de ses yeux à lui, là où brûlait un brasier de haine ancestrale.

— Regardez-moi, Mademoiselle de Chatenay, siffla-t-il en déboutonnant le col de sa chemise. Regardez le prix de leur mépris.

Il écarta le tissu, révélant sur son épaule une marque infâme, une cicatrice ancienne, boursouflée, en forme de lys. La marque des galériens, ou pire, celle que les grandes familles corses imprimaient jadis sur le cuir des enfants qu'elles ne voulaient pas reconnaître.

— Le Marquis... ce vieillard en décomposition... c'est mon sang qui coule dans ses veines, lâcha-t-il dans un souffle court. Je suis le fils de sa sœur et d'un palefrenier qu'il a fait abattre dans un fossé. Ils m'ont jeté aux ordures comme une litière souillée. J'ai grandi avec le goût du fer dans la bouche et l'odeur du goudron pour seule patrie. Chaque pièce d'or que j'amasse, chaque baril d'opium que je vends, c'est une pierre que j'arrache à leur monde pour en construire un où ils ramperont à mes pieds.

Il laissa tomber le rasoir. Sa vulnérabilité était là, mise à nu, plus obscène encore que sa violence. Il s'effondra dans son fauteuil de cuir, les mains tremblantes, le souffle rauque. Élise s'approcha lentement. Elle ne ressentait ni pitié, ni dégoût. Elle reconnaissait en lui cette même fêlure qui l'habitait, ce désir de voir le monde brûler pourvu qu'ils puissent en contempler les cendres depuis leur solitude.

Elle posa sa main sur l'épaule de Calisti, là où la cicatrice déformait la peau. Le contact fut électrique. Il frissonna sous ses doigts fins, tachés par les acides de son laboratoire.

— Nous ne sommes pas si différents, Don Calisti, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de velours. Vous voulez leur pouvoir, je veux leur ruine. Votre opium leur donne l'oubli, mon parfum leur donnera la folie. Laissez-les rire ce soir.

Demain, ils supplieront pour une goutte de ce que nous distillons ici, dans la puanteur et l'ombre.

Calisti leva les yeux vers elle. L'attraction était là, brutale, animale, une force de gravitation entre deux astres morts. Il saisit la nuque d'Élise, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux coupés à la garçonne, et l'attira vers lui avec une rudesse qui n'appelait aucune résistance. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser qui avait le goût du sang et de la poussière de charbon. C'était un pacte scellé dans la haine de classe et le désir de vengeance, une alliance de la soie et du fer.

Dehors, la Seine charriait des débris de bois et des cadavres de rats, reflétant les lumières tremblotantes de la ville qui, sans le savoir encore, commençait à respirer le poison que la fille des Chatenay avait préparé pour elle. Dans le silence de l'entrepôt, seul le tic-tac d'une horloge comtoise marquait le temps, chaque seconde nous rapprochant de l'instant où le velours des salons ne serait plus qu'un linceul pour une noblesse qui avait fini de régner. Calisti resserra son étreinte, et Élise ferma les yeux, se laissant glisser dans cet abîme où l'odeur de l'homme se mêlait à celle de l'éther, créant la plus enivrante des fragrances : celle de la chute finale.

Chapitre 6

Les Rats de la Seine

L'humidité de la Seine s'insinuait à travers les jointures de la pierre et le bois vermoulu des entrepôts du quai de la Rapée, apportant avec elle une odeur de vase, de goudron froid et de charogne. Ce soir-là, le fleuve ne coulait pas ; il stagnait, lourd d'une brume si épaisse qu'elle semblait vouloir étouffer les rares réverbères à gaz qui luttèrent encore contre les ténèbres. À l'intérieur du hangar numéro douze, le silence n'était rompu que par le clapotis huileux de l'eau contre les pilotis et le craquement sec du cuir sous les pas de Don Calisti.

L'homme marchait, les mains croisées dans le dos, sa silhouette massive découpée par la lueur vacillante d'une lanterne à acétylène posée sur une caisse de transport. Ses souliers de chevreau, d'une propreté insultante dans cette fange, marquaient le rythme d'une sentence de mort. En face de lui, agenouillé sur le sol de terre battue jonché de débris de paille et de sciure, Varenne, son second, l'homme qui connaissait chaque ruelle de Montmartre et chaque passeur de la douane, tremblait. Sa chemise de lin blanc était maculée de sueur et de la poussière grise des quais.

La cargaison de « cire noire » — l'opium brut venu d'Orient, dissimulé dans des fûts de mélasse — s'était évaporée entre le pont d'Austerlitz et l'écluse de l'Arsenal. Un coup de filet trop précis, trop propre, mené par des hommes qui ne portaient pas l'uniforme de la préfecture, mais la détermination froide des mercenaires.

— Le silence est une vertu, Varenne, mais entre tes mains, il devient une trahison, murmura Calisti. Sa voix était basse, pareille au frottement d'une lame sur une pierre à huile.

Élise de Chatenay se tenait en retrait, dans l'ombre portée d'un alambic de cuivre qu'elle avait fait transporter là. Elle portait une pelisse de loup sur sa robe de soie mauve, un contraste violent entre le luxe de la rive gauche et la brutalité de ce bas-fond. Ses doigts fins, dont les ongles étaient encore jaunis par les essences de jasmin et les acides, jouaient avec un petit flacon d'obsidienne. Elle observait Varenne non pas avec pitié, mais avec la curiosité clinique d'un entomologiste devant une bête à l'agonie.

— Il ne parlera pas, Calisti, dit-elle enfin, s'avançant dans le cercle de lumière. La peur a figé sa langue. Il craint davantage ceux à qui il a vendu ton secret que le rasoir que tu caches dans ta manche.

Le Corse se tourna vers elle, ses yeux sombres brillant d'une lueur prédatrice.

— Et qu'est-ce que ta science de parfumeuse peut faire contre l'obstination d'un rat, petite aristocrate ?

Élise esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux d'améthyste. Elle déboucha le flacon. Une effluve étrange, presque imperceptible au début, se propagea dans l'air confiné. Ce n'était pas une odeur de fleurs, ni même de musc. C'était quelque chose de plus métallique, de plus viscéral. L'odeur de l'ozone avant l'orage, mêlée à la pointe aigre de la bile et à la douceur écœurante de la fleur de datura macérée dans l'éther.

— On appelle cela le « Souffle de l'Abîme », murmura-t-elle en s'approchant de Varenne. Mon père l'utilisait pour stabiliser les vapeurs de morphine, mais j'en ai modifié la structure. Le cerveau ne peut ignorer ce message. C'est l'odeur de la terreur pure, celle que nos ancêtres sentaient lorsque les loups rôdaient autour du feu.

Elle passa le flacon sous les narines du prisonnier. Varenne tenta de détourner la tête, mais Calisti lui saisit les cheveux, le forçant à inhaler.

Pendant quelques secondes, rien ne se passa. Puis, les pupilles de l'homme se dilatèrent jusqu'à dévorer l'iris. Un râle monta de sa gorge. Ses muscles se tendirent, ses doigts griffant désespérément la terre. Pour lui, les ombres de l'entrepôt n'étaient plus des caisses de bois et des cordages, mais des monstres informes. L'air qu'il respirait lui semblait être du plomb liquide. La fragrance d'Élise agissait directement sur les centres nerveux, libérant une cascade de terreur chimique que nulle volonté ne pouvait contenir.

— Ils... ils sont partout... hoqueta Varenne, sa voix brisée par une angoisse primordiale. Les yeux noirs... sur le bateau... ils ne venaient pas de la Sûreté...

— Qui, Varenne ? rugit Calisti, s'accroupissant devant lui. Qui t'a donné l'or pour ouvrir la porte de l'entrepôt ?

— Les... les hommes de l'Atlantique... le cartel de New York... ils ont passé un pacte avec les Milanais... Marc-Antoine... c'est Marc-Antoine qui a donné le signal...

Le silence qui suivit fut plus lourd que la brume du dehors. Marc-Antoine. Le bras droit, le fils spirituel, celui qui gérait les comptes et les sourires de façade. Calisti se redressa lentement, son visage devenant un masque de pierre. L'ombre de la trahison, plus froide encore que l'haleine de la Seine, venait de s'installer définitivement entre eux.

Varenne s'effondra, secoué par des spasmes, les yeux révulsés. L'effet du poison s'estompait, laissant derrière lui un homme vidé de toute substance, une coquille de lin et de chair tremblante.

— Le cartel étranger, reprit Élise en rebouchant son flacon avec une précision chirurgicale. Ils ne veulent pas seulement ton opium, Calisti. Ils veulent la ville. Ils utilisent tes propres hommes pour transformer Paris en une fosse commune où ils pourront régner sur les décombres.

Calisti ne répondit pas immédiatement. Il regarda ses mains, celles-là mêmes qui avaient bâti un empire sur le sang et la poudre, puis il porta son regard sur Élise. Elle tenait tête à son regard, droite dans sa fourrure, le ruban de velours noir à son cou soulignant la pâleur spectrale de sa peau. Elle n'était plus l'héritière déchue qu'il avait ramassée dans la boue ; elle était l'artisan de sa survie, la seule capable de distiller la peur dans un monde qui n'avait plus de respect pour la force brute.

— Marc-Antoine mourra avant l'aube, déclara Calisti d'un ton monocorde. Mais cela ne ramènera pas la cargaison. Les rats ont déjà commencé à ronger les amarres.

— Alors change de stratégie, répliqua Élise, sa voix vibrant d'une ambition nouvelle. Ne te bats pas pour de la drogue brute que n'importe quel docker peut voler. Donne-leur ce qu'ils ne peuvent ni comprendre, ni copier. Donne-leur le poison que je prépare. Si Paris doit brûler, que ce soit par une extase que seul ton nom pourra fournir.

Elle fit un pas vers lui, l'odeur de l'éther et de la rose fanée émanant de sa peau, masquant pour un instant la puanteur de la Seine.

— Le velours est une parure fragile, Calisti. Si tu veux régner, il faut qu'il soit imbibé d'un venin si doux que tes ennemis le réclameront à genoux.

Le parrain posa une main lourde sur l'épaule de la jeune femme. Le tissu de soie craqua sous la pression. Dans les profondeurs de l'entrepôt, un rat détala entre deux fûts vides, ses griffes crissant sur le bois. Dehors, une sirène de remorqueur déchira la brume, un cri de deuil pour une époque qui s'achevait.

— Prépare tes alambics, fille des Chatenay, dit enfin Calisti en se tournant vers la sortie, laissant Varenne gisant dans sa propre souillure. Nous allons offrir à ce cartel une leçon de goût qu'ils emporteront dans la tombe.

Ils sortirent ensemble dans la nuit parisienne. La pluie commençait à tomber, une pluie fine et acide qui lavait les pavés mais ne pouvait rien contre la noirceur des âmes. Sur le quai, l'ombre de Marc-Antoine attendait peut-être déjà, ignorant que l'air qu'il respirait était désormais chargé de la fragrance de sa propre fin. Élise serra sa pelisse contre elle, sentant sous son corsage la fiole d'éther qui calmait ses propres démons. Elle regarda la Seine couler, noire et indifférente, charriant les secrets d'une ville qui s'apprêtait à succomber au plus exquis des supplices.

Chapitre 7

Vendetta Olfactive

Le fracas des vitres brisées précéda de peu le hurlement des balles, une déchirure brutale dans la soie de la nuit parisienne. Au Cercle de l'Abyssé, l'air saturé de tabac blond et d'effluves de genièvre se figea sous la morsure du plomb. Les lustres de cristal, ces cascades de lumière qui d'ordinaire magnifiaient le teint des courtisanes, explosèrent en une pluie de diamants acérés, lacérant les visages et les boiseries sombres. Dans le chaos des corps qui plongeaient sous les tables de baccara, Élise de Chatenay ne cria pas. Elle resta une seconde immobile, une statue de porcelaine au milieu d'un champ de bataille, le nez assailli par l'odeur âcre de la cordite qui dévorait le parfum des femmes.

À ses côtés, Calisti s'était levé d'un bond, sa main plongeant sous sa redingote de laine fine pour en tirer un browning au canon noirci. Mais le destin, cette vieille canaille des faubourgs, fut plus prompt que le Corse. Une détonation sourde, plus lourde que les autres, fit tressaillir l'ombre du parrain. Élise vit, avec une précision cinématographique, l'étoffe du gilet de soie de Calisti se gorger d'une tache sombre, un rubis liquide qui s'étalait avec une obscénité tranquille. L'homme s'effondra contre le zinc du bar, sa respiration n'étant plus qu'un sifflement de soufflet percé.

— Don Calisti ! hurla un débardeur au cou de taureau, se précipitant vers son chef alors que les assaillants battaient en retraite dans le vrombissement d'une Delage qui s'enfuyait vers les boulevards.

La panique s'empara de l'antre. Les tueurs du clan, ces hommes qui ne craignaient ni le couteau ni la potence, gesticulaient comme des bêtes aveugles. Le sang de Calisti coulait sur le sol de chêne, rejoignant les flaques d'absinthe renversée. C'était la fin.

Sans la main de fer du Corse, le Cercle n'était plus qu'une carcasse que les hyènes du cartel rival allaient dépecer avant l'aube.

C'est alors qu'Élise fit un pas en avant. Elle écrasa sous sa bottine de chevreau un éclat de cristal et s'approcha du corps pantelant. Sa robe de satin mauve était tachée de suie, mais son visage, d'une pâleur de craie, demeurait d'une sérénité effrayante. Elle posa ses doigts fins sur la gorge de Calisti, là où la vie battait encore, un pouls erratique comme une aile d'oiseau blessé.

— Silence ! lança-t-elle.

Sa voix ne portait pas, elle n'avait pas l'habitude de crier, mais elle possédait la vibration métallique d'un scalpel sur le verre. Les hommes se turent, interdits, fixant cette aristocrate déchue qu'ils considéraient jusqu'alors comme une simple curiosité, une créature de luxe que le patron gardait pour son plaisir et ses alambics.

— Apportez de l'eau-de-vie et des linges de lin, ordonna-t-elle à un colosse qui tenait encore son surin d'une main tremblante. Toi, le grand, barre la porte cochère. Que personne ne sorte, que personne n'entre. Si la police flaire l'odeur du sang avant que j'aie fini, nous finirons tous à la Santé.

— Et de quel droit tu nous commandes, la parfumeuse ? grogna un lieutenant aux dents gâtées, un nommé Moretti dont l'haleine empestait le vin aigre. Le patron est mourant. On ramasse le grisbi et on se tire avant que les autres reviennent finir le travail.

Élise se redressa de toute sa taille. Elle semblait avoir grandi, habitée par une autorité séculaire, celle des Chatenay qui, jadis, envoyaient des paysans aux galères d'un simple froncement de sourcils. Elle s'approcha de Moretti jusqu'à ce que son ruban de velours noir frôle le veston crasseux de l'homme.

— Tu partiras quand je te le dirai, Moretti. Ou tu partiras les pieds devant, les poumons brûlés par une mixture que j'ai préparée cet après-midi même. Tu sens cette odeur de jacinthe amère qui flotte sur mes mains ? C'est le parfum de ta propre agonie si tu fais un pas de plus vers cette caisse.

L'homme recula, subjugué par le regard violet de la jeune femme, un regard où ne subsistait aucune trace de peur, seulement une détermination glaciale. Elle ne mentait pas entièrement ; elle connaissait les poisons aussi bien que les nectars. Elle se remit à genoux auprès de Calisti, déchirant sans hésiter la dentelle de son propre jupon pour étancher l'hémorragie. La chair était vive, la balle avait traversé l'épaule, épargnant le poumon mais brisant l'os.

Pendant que ses doigts s'activaient dans la plaie, Élise sentit une métamorphose s'opérer en elle. L'odeur du sang, loin de l'écoeurer, se mariait dans son esprit à celle du fer et du velours humide. C'était une formule nouvelle, celle de la puissance. Elle comprit qu'en cet instant, le règne de la force brute venait de s'effondrer avec Calisti. Pour survivre à la guerre qui s'annonçait, Paris n'avait pas besoin d'un autre cogneur, mais d'un esprit capable de distiller la peur comme on distille une essence rare.

— Écoutez-moi bien, dit-elle sans lever les yeux de son ouvrage de suture improvisé. Calisti vit, mais il restera dans l'ombre le temps que sa chair se referme. À partir de cet instant, je suis sa voix. Je suis son nez. Les cargaisons d'opium qui arrivent par le canal de l'Ourcq ne seront plus vendues brutes. Elles seront raffinées, transformées en ce que j'appelle la "Céleste". Un poison si doux que vos clients en redemanderont jusqu'à ce que leur âme s'étiolle.

Elle se leva, les mains rouges, une silhouette d'ange exterminateur dans la lumière déclinante des lampes à pétrole qu'on venait d'allumer.

— Moretti, tu vas envoyer un message au cartel de la Bastille. Dis-leur que l'attaque de ce soir était une erreur de goût. Dis-leur que s'ils veulent la formule de la Céleste,

ils devront payer en or, pas en plomb. Et s'ils refusent...

Elle marqua une pause, humant l'air avec une concentration presque extatique.

— S'ils refusent, je saturerai leurs bordels et leurs tripots d'une fragrance qui leur fera regretter d'avoir jamais eu un nez pour respirer. Je ne vais pas les tuer avec des balles, je vais les rendre fous.

Les débardeurs se regardèrent, oscillant entre le scepticisme et une terreur superstitieuse. Cette femme n'était plus la poupée de soie qu'ils imaginaient. Elle était devenue l'alchimiste de leur survie.

Élise se dirigea vers l'arrière-boutique, là où ses alambics de cuivre brillaient dans la pénombre comme des idoles païennes. Elle caressa le flanc d'une cornue. La trahison de son père, les dettes, la honte de son nom... tout cela n'était que la boue nécessaire à la croissance de cette fleur vénéneuse qu'elle devenait. Elle ne serait plus la monnaie d'échange de Calisti. Elle serait le maître du jeu, celle qui décide quel parfum portera la mort lorsqu'elle viendra faucher les rues de Paris.

Elle déboucha une petite fiole de cristal. Une odeur de terre mouillée et de tubéreuse surannée s'en échappa, envahissant la pièce, masquant l'odeur de la poudre et de la défaite. Elle sourit, un sourire qui n'atteignit pas ses yeux d'améthyste.

— La vendetta a une odeur, messieurs, murmura-t-elle pour elle-même. Et elle est exquise.

Dehors, la pluie de Paris recommença à tomber, lavant le sang sur les pavés, mais dans l'ancre du Cercle de l'Abyesse, l'air était désormais chargé d'une promesse plus sombre que la nuit : celle d'un empire bâti sur la cendre et le parfum, où une héritière aux mains tachées de réactifs venait de troquer son innocence contre un sceptre de verre. Elle regarda une dernière fois Calisti, inconscient, puis se tourna vers la ville

qui s'étendait au-delà des quais, une ville qu'elle allait soumettre, goutte après goutte, au plus raffiné des supplices.

Chapitre 8

Le Secret des Chatenay

Le fer forgé de la grille des Chatenay pleura sous l'assaut de la rouille lorsqu'Élise en força le battant. Un gémissement de métal supplicié qui s'éteignit dans le brouillard poisseux de ce quartier de Passy, où les hôtels particuliers ne semblaient plus être que des sépulcres de pierre grise. Ici, le luxe n'était plus qu'un souvenir rance, une tapisserie mangée par les mites, une dorure qui s'écaillait comme une peau de lépreux.

Elle avança sur l'allée de graviers envahie par les herbes folles, ses bottines de cuir fin s'enfonçant dans une boue noire qui ne demandait qu'à engloutir son héritage. Sa robe de faille de soie sombre bruissait contre ses jambes, un son sec, presque métallique, qui déchirait le silence de mort du jardin. Sous son manteau doublé de renard, elle sentait le froid de novembre lui mordre les omoplates, une caresse de glace qui lui rappelait qu'elle n'était plus chez elle qu'en étrangère, une pilleuse de sa propre lignée.

La façade de la demeure se dressait devant elle, aveugle, les fenêtres closes par des planches de sapin brut. Élise ne monta pas les marches du perron. Elle contourna l'édifice, longeant les murs suintants de salpêtre, jusqu'à la petite porte basse, dérobée derrière un rideau de lierre mourant. C'était l'entrée du laboratoire, le saint des saints où son père, avant que les démons du jeu ne dévorent sa raison, distillait l'âme des fleurs.

La serrure était grippée. Elle dut peser de tout son corps, sentant l'odeur de l'huile rance et de la poussière séculaire l'assaillir dès que le battant céda. L'air à l'intérieur était épais, saturé d'une humidité qui portait encore, de façon presque indécente, les

fantômes des fragrances d'autrefois : un soupçon de bergamote, une pointe de vétiver, et ce fond de musc qui s'accroche aux parois comme une mauvaise conscience.

Elle craqua une allumette. La petite flamme vacillante révéla un chaos de verre et de cuivre. Les alambics, autrefois rutilants comme des soleils de cuisine, étaient ternis, couverts d'une patine verdâtre. Des ballons de cristal gisaient brisés au sol, leurs éclats scintillant comme des diamants dans la pénombre. C'était ici que le nom des Chatenay avait été forgé dans la vapeur et l'alcool ; c'était ici qu'il s'éteignait dans l'ombre.

Élise s'approcha de la grande paillasse de chêne noirci. Ses doigts, tachés de nitrate d'argent, effleurèrent la surface rugueuse. Elle revit son père, les manches de sa chemise de batiste retroussées, les yeux fiévreux, cherchant la note de tête parfaite tandis que les créanciers frappaient déjà à la porte de la rue. Elle chassa l'image d'un revers de main. Le passé n'était qu'un poids mort. Seul le présent, acide et brûlant comme l'éther, importait.

Elle s'agenouilla près du socle de la cheminée monumentale. Là, sous une dalle dont le mortier s'effritait, reposait ce qu'elle était venue quérir. Elle utilisa un petit stylet d'acier pour faire levier. La pierre grimaça, puis bascula, libérant une bouffée d'air confiné, une odeur de terre froide et de pourriture noble.

Au fond de la cavité, une cassette de bois de santal, cerclée de fer blanc.

Elle l'ouvrit avec une main tremblante. À l'intérieur, calé dans un nid de velours violet mangé par le temps, un flacon de verre opalin, scellé à la cire rouge. L'ingrédient final. L'Absolu de Datura Noir, une essence si toxique, si instable, que son père lui-même n'avait jamais osé l'incorporer à ses mélanges. C'était la clef du *Lacryma Christi*. Ce n'était plus un parfum, c'était un poison de l'esprit, une substance capable de dilater les pupilles et d'ouvrir les vannes de la volonté jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une obéissance extatique.

« On dit que cette fleur ne pousse que sur les tombes des parricides, Élise. »

La voix, rauque comme le frottement de deux pierres de taille, la fit sursauter. Elle ne se retourna pas immédiatement. Elle connaissait cette odeur : le tabac froid, le cuir de Russie et une pointe de poudre à canon. Don Calisti.

Il se tenait dans l'encadrement de la porte, une silhouette massive découpée par la lueur blafarde de la lune qui perçait à travers les planches. Il portait un pardessus de laine lourde, les mains enfoncées dans les poches, son chapeau de feutre rabattu sur ses yeux sombres. Il n'avait pas fait un bruit. Le Corse se déplaçait comme un chat de gouttière dans les ruines d'un palais.

— Vous me suivez donc jusque dans mes souvenirs, Calisti ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre stable, tout en glissant le flacon dans la poche de son manteau.

Il fit quelques pas dans le laboratoire, ses bottes de cuir ciré écrasant les débris de verre avec un craquement sinistre. Il s'arrêta devant un alambic tordu, le caressant presque avec une sorte de respect brutal.

— Vos souvenirs ne m'intéressent guère, petite. Mais votre ambition, elle, commence à prendre une place encombrante. Un homme de ma trempe survit parce qu'il sait reconnaître l'odeur du danger avant même que la mèche ne soit allumée. Et ici...

Il huma l'air, ses narines se dilatant.

— Ici, ça sent la trahison de haute volée. Vous m'avez promis un remède pour mes clients de Montmartre, un élixir pour les faire rêver. Mais ce que vous cachez dans cette fiole, ce n'est pas du rêve. C'est de l'acier liquide.

Élise se redressa, faisant face au colosse. Elle paraissait si frêle, une poupée de porcelaine égarée dans un charnier, mais ses yeux d'améthyste brillaient d'une lueur froide, une détermination qui fit s'arrêter Calisti à un mètre d'elle.

— Vous régnez sur les docks, Calisti. Vous régnez par la peur, par le rasoir et par le sang. Mais vous ne comprenez rien à la chimie de l'âme. Paris est une bête fatiguée qui ne veut plus seulement être assommée par l'opium. Elle veut être possédée. Elle veut un maître qu'elle ne verra pas venir.

Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps sous le drap de son manteau. Elle posa une main gantée de dentelle sur son revers, un geste d'une audace folle qui fit se crisper la mâchoire du parrain.

— Le *Lacryma Christi* fera de vous le roi de cette ville, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de soie. Mais pour que le roi règne, il lui faut une reine qui sache manipuler les ombres. Ne me demandez pas de rester dans la cuisine à peser vos poudres. Ce que je cherche ici, c'est le pouvoir de rendre les hommes fous. Et vous, Don Calisti... êtes-vous certain de ne pas avoir déjà respiré un peu trop de mon sillage ?

Calisti saisit brusquement le poignet d'Élise. Sa poigne était un étau de fer, mais elle ne cilla pas. Il plongea son regard dans le sien, cherchant la faille, la peur, le mensonge. Il ne trouva qu'un vide abyssal, une ambition aussi noire que l'encre des alchimistes.

— Vous êtes une créature dangereuse, Élise de Chatenay, grogna-t-il. Plus dangereuse que les chiens enragés qui rôdent sur le port. Je devrais vous briser les doigts ici même et reprendre ce qui m'appartient.

— Vous ne pourriez rien en faire, répondit-elle avec un sourire glacial. Sans moi, ce flacon n'est qu'une fange fétide. Sans moi, vous n'êtes qu'un boucher qui vend de la

viande avariée.

Le silence retomba sur le laboratoire, lourd comme une chape de plomb. Dehors, le vent s'était levé, faisant siffler les courants d'air entre les planches des fenêtres. Calisti finit par relâcher sa prise. Il recula d'un pas, ses yeux ne quittant pas le visage de la jeune femme. Pour la première fois de sa vie d'homme d'action, il sentit une incertitude, un vertige. Il était venu pour s'assurer de sa soumission ; il repartait avec la certitude qu'il venait de nourrir un monstre qu'il ne pourrait jamais dompter.

— Finissez votre mixture, dit-il enfin, sa voix plus sourde. Mais gardez bien ceci en tête : si vous tentez de retourner ce poison contre moi, je brûlerai ce qui reste de votre nom, et je sèmerai du sel sur les cendres de cette maison.

Il se détourna et s'enfonça dans l'obscurité du couloir sans un regard en arrière.

Élise resta seule dans le laboratoire dévasté. Elle sortit le flacon d'opale de sa poche et le porta à la hauteur de ses yeux. La cire rouge semblait être une goutte de sang frais prête à couler. Elle ne craignait pas les menaces de Calisti. Il parlait de feu et de sel, des armes de l'ancien monde. Elle, elle tenait entre ses doigts l'avenir de Paris, une fragrance invisible qui s'insinuerait dans les palais, dans les alcôves, dans les conseils d'administration, jusqu'à ce que la ville entière ne respire plus que par elle.

Elle caressa le verre froid. Les fantômes de son père semblaient s'effacer, chassés par une puissance nouvelle. Elle n'était plus l'héritière ruinée. Elle était la créatrice de l'absolu.

Elle sortit à son tour, refermant la porte sur les ruines de son enfance. Dans l'allée, elle ne vit pas la silhouette de Calisti qui l'observait de loin, caché derrière un if centenaire. Elle ne vit pas l'expression sur son visage : ce n'était plus de la méfiance, c'était de la fascination. Une fascination mêlée de terreur.

La pluie se remit à tomber, fine et glaciale, lavant les pavés de Passy. Élise de Chatenay marchait vers la ville, son secret bien serré contre son cœur, laissant derrière elle le parfum de la mort et le murmure d'une vengeance qui n'avait pas encore dit son nom.

Chapitre 9

Le Bal des Damnés

L'Hôtel de Soubise vomissait une clarté d'incendie sur les pavés gras du Marais, une lueur d'ambre et de suif qui semblait vouloir repousser l'obscurité poisseuse de cet hiver 1924. Sous les porches sculptés, les limousines à la carrosserie de laque noire s'écrasaient les unes contre les autres dans un râle de métal et de vapeur, déchargeant un flot de créatures en fourrures de zibeline et en plastrons d'un blanc de craie. On eût dit une procession de spectres élégants montant au gibet, si le gibet n'avait été un escalier de marbre dont les marches s'effritaient sous le poids des fortunes mal acquises.

Élise de Chatenay sentit le froid pincer sa nuque, là où le ruban de velours noir serrait sa gorge comme la main d'un amant jaloux. Elle descendit de la Delage avec une lenteur de somnambule, ignorant la main gantée que lui tendait le laquais. Ses doigts, dissimulés dans les plis d'une robe de soie d'un bleu d'abysse, serraient trois fioles de cristal, minuscules et lourdes comme des balles de plomb. Le verre était tiède, chauffé par la fièvre de sa propre paume. À l'intérieur, le liquide ne remuait pas ; il attendait, huileux, d'une transparence de larmes.

« Ne tremblez pas, petite marquise. Le fer n'aime pas la chair qui frissonne. »

La voix de Calisti, rauque, chargée de l'accent rocailleux des maquis de l'Île de Beauté, lui parvint à l'oreille comme un souffle de tabac et de genièvre. Il était là, silhouette massive taillée dans un drap de laine trop sombre, le regard de jais scrutant la foule avec une méfiance d'animal de proie. Il ne la regardait pas, mais elle sentait la pression de son bras contre le sien, une entrave autant qu'un soutien.

Ils pénétrèrent dans le grand salon. L'air y était une insulte aux poumons. C'était un mélange suffocant de sueur d'hommes, de poudres de riz bon marché, de fumées de cigares de la Havane et de cette odeur métallique, omniprésente, que dégage l'acier quand il est porté contre la peau. La trêve était là, palpable, fragile comme une plaque de givre sur une mare de sang. Les chefs de gangs, les « apaches » parvenus aux affaires, les ruffians en smoking et les banquiers véreux s'observaient par-dessus des coupes de champagne dont les bulles semblaient éclater avec des bruits de détonations.

Élise parcourut la salle du regard. Elle reconnut le clan des Marseillais, des hommes au teint de cuivre et aux bagues trop voyantes, groupés près de la cheminée où brûlaient des bûches de chêne dont le crépitement rappelait des os brisés. À l'opposé, les Russes blancs, exilés de la révolution, drapés dans une dignité de loups affamés, buvaient l'absinthe avec une ferveur religieuse. Tout ce que Paris comptait de vilénie dorée était réuni sous les ors des plafonds de Le Brun.

Elle s'écarta de Calisti, glissant entre les corps avec la fluidité d'une ombre. Le parfum de la salle était un chaos qu'elle seule savait déchiffrer. Elle y décelait la peur, une note aigre de musc et d'adrénaline, camouflée sous les effluves de patchouli. Son nez, cet instrument de précision hérité de siècles de raffinement, lui dictait sa marche. Elle devait atteindre les braseros de bronze disposés aux quatre coins de la pièce, là où la chaleur était la plus intense, là où les courants d'air de la salle de bal convergeraient pour emporter sa création vers les poumons de ces fauves.

Elle s'arrêta près d'une console en marqueterie de Boulle, feignant d'ajuster la bride de son escarpin. D'un geste sec, elle brisa le sceau de cire de la première fiole. Une goutte tomba sur le métal brûlant d'un réchaud dissimulé derrière un rideau de velours cramoisi.

L'effet ne fut pas immédiat. Le parfum de folie — sa « Cendre d'Éther » — n'était pas une explosion, mais une insinuation.

Elle se déplaça vers le deuxième point stratégique, près de l'orchestre qui entamait un tango langoureux, une plainte de violons qui semblait pleurer sur le destin de la ville. Les musiciens, les yeux cernés de fatigue, battaient la mesure d'un pas mécanique. Élise versa le contenu de la deuxième fiole dans l'eau du grand vase de cristal qui trônait près des cuivres. L'eau se troubla un instant, virant au gris opalescent, avant de redevenir limpide. Les molécules commençaient déjà à s'élever, portées par la chaleur des projecteurs et l'agitation des danseurs.

Elle revint vers le centre de la pièce, là où Calisti trônait désormais, entouré de ses lieutenants aux visages de pierre. Il la vit revenir, son regard s'attardant sur la pâleur de ses joues.

« C'est fait ? » murmura-t-il, alors qu'il l'entraînait dans la danse.

Élise ne répondit pas. Elle se laissa guider, son corps s'ajustant à la rudesse de celui du Corse. Ses doigts s'accrochaient à l'épaule de Calisti, sentant sous l'étoffe la crosse d'un revolver. Le rythme de la musique s'accélérait, devenant plus saccadé, plus sauvage.

C'est alors que l'air commença à changer.

Ce n'était d'abord qu'une odeur de sous-bois après l'orage, une fraîcheur trompeuse de terre mouillée et de fleurs fanées. Puis, une note de fond surgit, brutale, animale : un mélange de civette et de datura, une fragrance qui semblait mordre le fond de la gorge. Élise vit un homme au visage balafré s'arrêter net au milieu d'un rire. Ses yeux s'écarquillèrent, les pupilles se dilatant jusqu'à dévorer l'iris. Il porta la main à son col, le déchirant comme s'il étouffait.

À côté de lui, une femme dont le cou était chargé d'émeraudes se mit à glousser, un son aigu, dénué de joie, qui monta jusqu'à devenir un cri. Elle se mit à arracher les

plumes de son éventail avec une frénésie de maniaque, les jetant en l'air comme des confettis de deuil.

Le parfum sature l'espace. Il s'insinuait dans les cerveaux, déliant les fils de la raison, libérant les démons tapis sous le vernis de la civilisation. La « Cendre d'Éther » ne créait pas la folie ; elle la révélait. Elle agissait sur les nerfs comme un archet sur une corde trop tendue.

Le chaos s'installa avec une lenteur onirique. Un chef de gang marseillais, persuadé de voir des araignées sortir des coupes de champagne, renversa une table de jeu, envoyant les jetons d'ivoire rouler sur le parquet dans un fracas de grêle. Un autre tira son couteau de sa botte, non pour frapper un ennemi, mais pour découper les tentures de soie, hurlant qu'elles l'étouffaient.

Calisti s'arrêta de danser. Il sentait, lui aussi, l'étreinte invisible du poison. Son visage, d'ordinaire si impénétrable, se tordit en une grimace de terreur. Il regarda Élise, et pour la première fois, elle vit dans ses yeux l'aveu d'une défaite.

« Qu'as-tu fait... petite sorcière ? » bégaya-t-il, sa main cherchant son arme avec des gestes de noyé.

Élise se dégagea de son étreinte. Elle se tenait droite, immobile au milieu du tumulte, une île de glace dans un océan d'hystérie. Elle ne craignait pas le parfum ; elle vivait en lui depuis des mois, ses poumons tannés par les vapeurs d'éther, son sang habitué à l'amertume des alcaloïdes. Elle était la seule lucide dans ce théâtre de fous.

« Je vous ai rendu votre vérité, Don Calisti, » répondit-elle d'une voix claire qui sembla percer le vacarme des cris et de la vaisselle brisée. « Regardez vos rois. Regardez vos empires de boue. Ils s'effondrent sous le poids d'une simple odeur. »

Un coup de feu retentit, puis deux. La panique fut totale. Les invités se ruaient vers

les portes, se piétinant, les robes de bal se déchirant sous les talons, les bijoux s'éparpillant dans la poussière. Les hommes se battaient pour rien, pour un regard, pour un souvenir, leurs esprits fragmentés par la fragrance qui continuait de s'épanouir, lourde et triomphante.

Élise vit Calisti s'écrouler à genoux, les mains pressées sur ses oreilles comme s'il voulait chasser une musique insupportable. Elle ne ressentit ni pitié, ni haine. Elle n'était plus la jeune fille ruinée vendant son âme pour sauver un nom. Elle était la maîtresse des essences, celle qui tenait le flacon de la destinée de Paris entre ses mains tachées de réactifs.

Elle se dirigea vers la sortie, enjambant le corps d'un homme qui pleurait des larmes de sang, ses doigts griffant le marbre. L'air de la nuit, lorsqu'elle franchit enfin le seuil de l'hôtel, lui parut d'une pureté divine. Derrière elle, l'Hôtel de Soubise n'était plus qu'une cage de verre où s'agitaient des bêtes fauves.

Elle remonta dans la Delage dont le chauffeur avait fui. Elle prit le volant, sentant le cuir froid sous ses paumes. Le ruban de velours noir à son cou lui sembla plus léger. Elle démarra, laissant derrière elle le parfum de la déchéance et le murmure d'une ville qui, demain, ne se souviendrait de rien, sinon d'un cauchemar au goût de fleurs fanées.

Paris était à genoux, et elle seule possédait le remède, ou le poison final. Elle accéléra, s'enfonçant dans la brume des quais, là où la Seine coulait, indifférente, emportant avec elle les secrets des morts et les ambitions des vivants.

Chapitre 10

L'Apocalypse de Soie

L'air de la salle de bal de l'Hôtel de Soubise était saturé d'une électricité moite, un mélange de sueur musquée, de poudres de riz et d'une attente presque animale. Sous les plafonds peints où des nymphes de stuc s'ébattaient dans un azur déteint, la fine fleur de Paris s'agitait, une nuée de papillons de nuit aux ailes de soie et de perles. On y buvait le champagne comme si la Marne coulait encore de sang, avec cette frénésie désespérée des rescapés. Don Calisti, impérial dans son smoking de drap noir dont la coupe impeccable dissimulait à peine la carrure de débardeur, trônait dans une alcôve de velours pourpre. Ses yeux de basalte balayaient la foule, comptant les nuques qu'il tenait entre ses doigts calleux par le biais de la dette ou de la pipe.

À ses côtés, Élise de Chatenay n'était qu'une ombre diaphane, une apparition d'ivoire et d'améthyste. Le ruban noir à son cou semblait une cicatrice d'encre sur la pâleur de sa gorge. Elle tenait entre ses mains gantées de dentelle un flacon de cristal taillé en pointe de diamant, dont le bouchon d'argent figurait une chimère hurlante. C'était l'aboutissement de mois de trances éthérées, de distillations interdites dans les entrailles de l'Abyesse, ce laboratoire souterrain où le soufre se mariait à la tubéreuse.

« Le moment est venu, Don Calisti, » murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de soie déchirée. « Paris réclame son dernier sacrement. »

Le Corse eut un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Il imaginait déjà les coffres-forts débordant, les ministres rampant pour une goutte de cette essence qui promettait l'extase pure, le raffinement ultime de l'opium qu'il importait par ballots de la lointaine Asie. Il fit un signe de tête.

Élise s'avança vers la balustrade de marbre dominant la fosse de l'orchestre. En bas, les cuivres hurlaient un charleston frénétique. Elle déboucha le flacon.

Ce ne fut d'abord qu'une note de tête, une caresse de jasmin si pur qu'il en devenait douloureux. Puis, le cœur de la fragrance se déploya : une odeur de terre fraîchement remuée, de chair de pêche s'oxydant au soleil, et cette pointe métallique, presque saline, qui rappelait le goût du sang sur la langue. L'Absolu de Néant s'engouffra dans les narines des convives, portée par les courants d'air chaud des bougies de cire d'abeille.

Le changement fut instantané. La musique ne s'arrêta pas, mais elle changea de ton, devenant une plainte stridente, discordante. Une baronne, dont les diamants jetaient des feux froids, lâcha sa coupe de cristal. Elle ne la regarda pas se briser. Ses yeux s'écarquillèrent, les pupilles dévorant l'iris, tandis qu'elle se mettait à rire d'un rire de gorge, un gloussement de démente. Elle saisit le revers du frac de son voisin et y planta ses ongles avec une force de déterrée.

La folie se propagea comme une traînée de poudre de chasse. Ce n'était pas l'hébétude de l'opium, mais une lucidité furieuse, un déchirement des voiles de la civilité. Un académicien, dont la barbe était jaunie par le tabac, se mit à quatre pattes, grognant comme un dogue, et déchira à pleines dents la traîne d'une robe de mousseline. Les miroirs de la galerie des Glaces semblèrent se liquéfier, renvoyant des reflets déformés où les visages humains n'étaient plus que des masques de cuir tanné.

Calisti se leva, une main crispée sur le pommeau de sa canne à système. Il vit un de ses lieutenants, un colosse qui avait survécu aux tranchées de Verdun, s'effondrer en larmes, s'arrachant les cheveux par poignées entières en hurlant le nom d'une morte.

« Qu'as-tu fait, petite sorcière ? » gronda le Corse, sa voix couverte par le tumulte des corps qui s'entrechoquaient en bas, dans une mêlée de griffes et de dents.

Élise se tourna vers lui. Son visage était d'une sérénité effrayante. « J'ai libéré la vérité, Calisti. Votre opium endort les hommes pour mieux les asservir. Mon parfum les réveille pour qu'ils dévorent leurs propres chaînes. Regardez-les. Ils ne sont plus vos clients. Ils sont les démons qu'ils ont toujours été. »

Calisti bondit, sa main puissante se refermant sur le cou d'Élise, là où le velours noir barrait sa peau. « Tu vas me donner l'antidote, ou je t'éventre ici même, au milieu de tes pantins ! »

« Il n'y a pas d'antidote pour la fin du monde, » répondit-elle, un sourire cruel étirant ses lèvres peintes au carmin.

C'est alors qu'une détonation sourde ébranla les fondations de l'hôtel particulier. Une odeur de brûlé, âcre et chimique, monta des escaliers de service. L'Abysse, le laboratoire où bouillaient les réserves d'opium et les solvants hautement inflammables, venait de s'embraser. Élise avait laissé une mèche allumée près des bonbonnes d'éther avant de monter au bal.

Les premières flammes léchèrent les boiseries dorées avec une gourmandise de courtisane. La fumée noire, grasse, chargée des résidus de la drogue brute, s'engouffra dans la salle de bal, se mêlant au parfum de la folie. Calisti lâcha prise, reculant devant le rideau de feu qui s'élevait du grand escalier. Ses rêves de domination, son empire de boue et d'or, tout se consumait dans un brasier bleuâtre.

« Ma marchandise ! Mes stocks ! » hurla-t-il, les yeux injectés de sang. Il tenta de s'élancer vers les flammes, comme si sa force brute pouvait dompter l'incendie, mais il fut stoppé par la chute d'un lustre monumental. Des tonnes de cristal s'écrasèrent sur le marbre, emprisonnant le parrain sous une pluie d'éclats tranchants comme des rasoirs.

Élise le regarda une dernière fois. Il n'était plus le lion redouté des docks, mais un vieil homme brisé, coincé sous les débris d'un luxe qu'il n'avait jamais vraiment compris. Elle ne ressentit ni pitié, ni triomphe. Juste le vide immense de ceux qui ont achevé leur œuvre de destruction.

Autour d'elle, le carnage était total. Des hommes en habit de soirée se battaient pour des lambeaux de tapis, croyant qu'il s'agissait de lingots d'or. Des femmes, les seins nus sous leurs fourrures éparses, dansaient une ronde macabre parmi les cadavres de ceux qui avaient succombé à la première vague de démence. L'Hôtel de Soubise n'était plus qu'un abattoir de velours.

La chaleur devint insupportable. Le plomb des vitraux commença à fondre, pleurant des larmes grises sur les dalles. Élise ajusta son ruban de velours, ses doigts ne tremblant pas. Elle savait que le feu effacerait tout : les preuves de ses crimes, les dettes de son père, et l'odeur de la trahison.

Elle se dirigea vers la sortie dérobée, celle que les valets utilisaient pour évacuer les ordures de la haute société. Elle enjamba le corps d'un homme qui pleurait des larmes de sang, ses doigts griffant le marbre avec une régularité de métronome, cherchant une issue là où il n'y avait plus que des murs de flammes. L'air de la nuit, lorsqu'elle franchit enfin le seuil de l'hôtel, lui parut d'une pureté divine, un souffle de glace après le baiser de la fournaise. Derrière elle, l'Hôtel de Soubise n'était plus qu'une cage de verre où s'agitaient des bêtes fauves, une lanterne magique projetant sur le ciel noir de Paris les ombres d'une aristocratie agonisante.

Elle remonta dans la Delage dont le chauffeur avait fui, terrifié par les hurlements qui s'échappaient des fenêtres hautes. Elle prit le volant, sentant le cuir froid sous ses paumes, une sensation réelle, solide, dans un monde qui venait de s'évaporer. Le ruban de velours noir à son cou lui sembla plus léger, comme si le poids du secret qu'il dissimulait s'était dissous dans le brasier. Elle démarra, laissant derrière elle le parfum de la déchéance et le murmure d'une ville qui, demain, ne se souviendrait de

rien, sinon d'un cauchemar au goût de fleurs fanées.

Paris était à genoux, et elle seule possédait le remède, ou le poison final. Elle accéléra, s'enfonçant dans la brume des quais, là où la Seine coulait, indifférente, emportant avec elle les secrets des morts et les ambitions des vivants.

Chapitre 11

Reine d'Amertume

L'aube sur la Seine n'était pas une promesse, mais une dénonciation. Le ciel de ce matin d'hiver 1924 s'étirait au-dessus des toits d'ardoise comme une peau de tambour trop tendue, d'un gris livide, presque sale. Paris s'éveillait avec une lenteur de poitrinaire, crachant ses premières fumées de charbon dans un air saturé d'humidité et de l'odeur rance des caniveaux que les balayeurs de nuit n'avaient pas suffi à curer. Sous les arches du Pont-Neuf, la brume s'enroulait autour des piles de pierre avec une lourdeur de linceul, étouffant les rares bruits de sabots et le hoquet de quelques moteurs lointains.

Élise de Chatenay marchait. Ses bottines de cuir fin, dont le vernis avait été dévoré par la boue et le sang séché des heures précédentes, heurtaient le pavé avec une régularité de métronome. Elle ne sentait plus le froid qui mordait ses chevilles, ni la morsure du vent coulis qui s'engouffrait sous son manteau de laine bouillie, un vêtement d'emprunt dérobé dans l'antichambre d'un tripot en flammes. Sa robe de soie, jadis d'un vert d'eau si délicat qu'elle semblait tissée de reflets de nénuphar, n'était plus qu'une loque souillée, déchirée au corsage, collant à sa peau comme une seconde chair meurtrie.

Elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, appuyant sa main gantée de dentelle noire contre la pierre rugueuse d'un immeuble haussmannien. Ses doigts tremblaient, non de peur, mais d'une fatigue si absolue qu'elle en devenait métaphysique. À quelques rues de là, les entrepôts de Don Calisti ne devaient plus être qu'un amas de poutres calcinées et de ferrailles tordues. L'empire du "Corse des Docks" s'était évaporé dans une déflagration de poudre et d'opium, emportant avec lui les rêves de grandeur, les dettes de sang et l'homme dont l'ombre avait si longtemps

pesé sur sa nuque. Calisti n'était plus. Il n'était plus qu'une absence, un vide immense au milieu de cette ville qui, déjà, commençait à l'oublier pour se ruer vers son café-crème et son journal du matin.

Élise porta la main à son cou, effleurant le ruban de velours noir. Il était toujours là, fidèle compagnon de ses hontes et de ses secrets. Dessous, la cicatrice brûlait, souvenir d'une époque où elle croyait encore que le nom de Chatenay suffisait à protéger de la fange. Elle ferma les yeux et aspira l'air froid.

C'est alors qu'elle le sentit.

Malgré l'odeur de la suie, malgré les miasmes du fleuve et le parfum de violette frelatée d'une prostituée rentrant de sa tournée, son nez, cet instrument de précision que les années de déchéance n'avaient pu émousser, décomposa l'atmosphère. Elle percevait la note de tête : l'amertume de l'armoise et de la sueur froide. La note de cœur : le fer doux du sang et le soufre de la poudre. Et enfin, la note de fond, celle qui ne mentait jamais : le musc sauvage de la survie.

Elle n'était plus l'héritière ruinée, ni la courtisane de luxe, ni l'alchimiste forcée de raffiner les poisons d'un parrain. Elle était devenue la synthèse de toutes ces douleurs.

Elle reprit sa marche, traversant le boulevard des Capucines. Les cafés ouvraient leurs lourdes portes de chêne, et les garçons en tablier blanc jetaient de grands seaux d'eau sur les trottoirs pour effacer les traces de la débauche nocturne. Ils ne la regardaient pas. Pour eux, elle n'était qu'une de ces épaves des Années Folles, une silhouette égarée entre deux mondes, une ombre qui aurait dû disparaître avec les lampions. Ils ne voyaient pas l'éclat améthyste de son regard, cette lueur fixe qui semblait brûler d'un feu blanc derrière ses paupières cernées.

Elle atteignit la colonne Vendôme. La place était déserte, vaste étendue de pierre grise où le vent faisait tourbillonner des feuilles mortes et des débris de papier. C'était ici

que son père avait perdu les derniers arpents de leur dignité, autour d'une table de baccara, dans un salon lambrissé d'or où le parfum des femmes masquait l'odeur du désastre. Élise s'arrêta au centre de la place. Elle ouvrit son sac de satin, un objet dérisoire dont le fermoir en argent était tordu. À l'intérieur, niché entre un mouchoir taché de laudanum et un poudrier vide, reposait un petit flacon de verre ambré.

Il ne portait aucune étiquette. Il n'avait pas besoin de nom.

C'était là son chef-d'œuvre. La formule finale. Celle qu'elle avait distillée dans le secret de son laboratoire improvisé, entre deux livraisons de drogue brute. Un parfum capable de briser les volontés les plus féroces, d'ouvrir les portes les plus closes, de rendre fou celui qui en respirait l'effluve trop longtemps. Le secret des Chatenay, raffiné par la haine et purifié par les larmes. Calisti l'avait cherché, les gangs de Montmartre s'étaient entre-tués pour lui, mais elle seule en possédait la clef.

Elle contempla le flacon. Elle aurait pu le briser sur le pavé, laisser le liquide s'écouler dans les égouts et mettre fin à la malédiction de son sang. Elle aurait pu redevenir personne, s'enfuir vers le sud, changer d'identité, oublier le goût du velours et l'odeur de l'opium.

Un sourire amer, presque imperceptible, étira ses lèvres pâles.

Elle ne connaissait plus la pitié. La ville l'avait dévorée, alors elle dévorerait la ville. Elle ne serait pas une victime de l'histoire, mais celle qui en écrirait les chapitres les plus sombres, cachée derrière les rideaux de soie des ambassades et les fumoirs clandestins. Elle allait rebâtir l'empire des Chatenay, non plus sur les fleurs de Grasse, mais sur les cendres de Paris. Elle serait la Reine d'Amertume, celle que l'on craint sans jamais oser la nommer.

Elle rangea le flacon avec une douceur infinie, comme s'il s'agissait d'un nouveau-né. Elle sentit une force nouvelle irriguer ses membres, une chaleur glaciale qui chassait

les derniers frissons de la nuit. Elle se dirigea vers les quais de la Seine, là où le brouillard était le plus épais.

Sur le pont des Arts, elle s'arrêta une dernière fois. Elle regarda l'eau sombre couler sous ses pieds, emportant les cadavres de la veille, les ambitions brisées et les amours mortes. Elle défit le ruban de velours noir à son cou. Pendant un instant, elle le tint au-dessus du vide, sentant la texture du tissu entre ses doigts tachés de réactifs. Puis, elle le lâcha.

Le ruban tomba, tournoyant comme un oiseau blessé, avant d'être happé par les remous du fleuve.

Désormais, elle n'avait plus rien à cacher. Sa cicatrice était sa couronne.

Élise s'enfonça dans la brume. Sa silhouette devint floue, se dissolvant dans le gris du matin, ne laissant derrière elle qu'un sillage imperceptible, une note de tête de jasmin nocturne et de métal froid. Paris se réveillait avec la gueule de bois, ignorante du fait que, dans ses entrailles de pierre, une nouvelle puissance venait de naître, plus impitoyable que tous les corsaires des docks, plus venimeuse que tous les alcools de contrebande.

Elle disparut au détour d'une ruelle sombre, là où la lumière ne pénétrait jamais tout à fait, prête à tisser sa toile de velours et de poudre sur les cadavres de ses ennemis. La ville appartenait à ceux qui savaient respirer dans la tempête, et Élise de Chatenay venait d'apprendre à ne plus jamais manquer d'air.

FIN

Merci d'avoir lu "Maudits soient les Velours"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)